

H-France Review Vol. 21 (July 2021), No. 117

John Flower (éd.). *François Mauriac, journaliste. Les vingt premières années, 1905-1925*. Collection: Modern French Identities, Volume 49. Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, and Wien: Peter Lang, 2011. ix + 342 pp. Notes, bibliographie, et indexe. \$64.95 (pb). ISBN 978-3-0343-0265-4.

Review by Nathan Bracher, Texas A & M University

Quelle ténacité et quel courage ne fallait-il pas à John Flower pour sortir de l'obscurité sinon de l'oubli total tout un pan de l'activité journalistique de François Mauriac. Du courage, ce travail lui en a exigé à coup sûr des trésors, tout d'abord pour replacer ces textes dans leur contexte socio-culturel très particulier, et ensuite pour fréquenter assidûment ce jeune dandy réactionnaire si dédaigneux de tout ce qui s'écarte de sa classe, de son idéologie, de sa religion et de la France de « la terre et des morts ». Cela finit par faire beaucoup. Autant l'éditorialiste du « Bloc-notes » se distingue par la vibrante humanité de ses dénonciations de la torture et de l'oppression en Afrique du Nord dans les années 1950 (et qui, comme Flower nous le rappelle, lui vaudra des menaces de mort), autant l'ampleur et l'intensité des préjugés orgueilleusement exprimés par le jeune ambitieux ultra-catholique et anti-parlementaire peuvent nous consterner. Mais c'est peut-être là tout l'intérêt : en rappelant que l'attribution du Prix Nobel de littérature en 1952 ne fait même pas mention du journalisme qui depuis une quinzaine d'années déjà prenait le pas sur sa production romanesque, Flower remarque que Mauriac avait en fait écrit de nombreux articles dès avant la Guerre de 14-18. La connaissance de ces débuts nous permet donc de mesurer l'importance de son évolution.

Issu de la bourgeoisie aisée de la Gironde, choyé comme le petit dernier par sa mère, Mauriac n'en aspire pas moins à la liberté de l'esprit et se permet de critiquer son milieu social. Son itinéraire se conforme au schéma bien connu du provincial qui s'en va chercher fortune et gloire à Paris. C'est en effet dans la capitale qu'atterrit Mauriac en 1907 pour préparer le concours de l'École des Chartes, où il entre enfin en octobre 1909, seulement pour s'ennuyer au bout de quelques mois et abandonner en juin 1910. Bien qu'ambitieux, Mauriac éprouve de l'ambivalence à l'égard des milieux littéraires parisiens pullulant d'écrivains aussi suffisants que médiocres. Le débutant bordelais cède néanmoins au ravissement des mondanités littéraires, surtout après que l'article de Maurice Barrès louant ses *Mains jointes* lui ouvre l'accès aux salons.

Comment s'étonner, dès lors, de voir les débuts journalistiques du jeune Mauriac, comme Barrès soucieux de se démarquer de l'inculture et de la grossièreté ambiantes, s'inscrire sous le signe de la littérature ? En effet, Mauriac publie son premier article dans *La Vie fraternelle*, organe du Sillon de Bordeaux et du Sud-Ouest du 15 juin 1909, se consacrant à un pèlerinage, « A

Lourdes » : au lieu de constituer une méditation proprement religieuse comme on pourrait s'y attendre, note Flower, il s'agit en fait d'une description passablement poétique de la beauté des paysages, et donc d'une évasion de la grisaille du train-train. En retraçant ces premiers pas du jeune Mauriac, Flower insiste assez lourdement sur son évolution psychologique, reliant son développement professionnel à ses vicissitudes sentimentales et sexuelles. Nous voyons ainsi un Mauriac tiraillé entre les exigences de son catholicisme et ses penchants sensuels (y compris l'homosexualité), subissant d'autre part la déconvenue de fiançailles rompues. De même, la rencontre avec le Sillon occasionne des tiraillements intérieurs qui vont se poursuivre sur de longues années. Et si dans un de ses articles longuement commenté par Flower, Mauriac souligne les tentations et l'amour difficile de l'abbé Perreyve, il révèle du même coup ses propres dilemmes : « la nature, le foyer, la foi, la présence de la mère, l'enfance » (25).

La revue *Les Cahiers de l'amitié de France*, où Mauriac occupe le poste d'« administrateur-gérant », se veut le fer de lance d'une vitalité culturelle et sociale catholique où les soucis esthétiques occuperont tout de même une place de choix. Les contributions de Mauriac à cette entreprise se concentrent sur des questions littéraires. Tout en revendiquant un ordre et une discipline que, selon lui, seules la foi et l'Église pouvaient assurer, Mauriac s'en prend à la médiocrité du théâtre contemporain. Lorsqu'il signe des articles sous le pseudonyme barrésien de François Sturel dans *Le Journal de Clichy*, il se présente comme un donneur de leçons hautain et dédaigneux, quasiment réfractaire aux notions de fraternité et de justice sociale. Il s'en prend plutôt à l'athéisme des radicaux-socialistes, les fustigeant d'avoir encouragé les classes populaires à abandonner Dieu, l'Église et les consolations de la transcendance pour des promesses de bonheur matériels non tenues et irréalisables, promesses qui à la longue laissent la classe ouvrière en proie à la déchéance. « Il y a aujourd'hui le 'zinc', l'absinthe, l'abrutissement de l'alcool » (39), peste Mauriac, dénonçant ce qu'il considère comme la bassesse, la vulgarité et la médiocrité de politiciens plus ou moins canailles, maçonniques, laïques, car ils risquent de miner la substance de la patrie. Flower souligne justement la grande hantise de Mauriac : la perte de la substance, de l'identité, du caractère spécifique de la religion, de la culture et de la patrie, ce qui pour lui mettrait en danger ce qu'il considère comme « l'homme de tous les temps » (55).

Aux yeux du jeune Mauriac, cet « homme de tous les temps » devait obligatoirement se présenter comme un Français catholique de bonne famille bien enracinée, sachant bien manier la langue de Molière, car l'enfant de Malagar apprécie fort peu tout ce qui pourrait apparaître comme « étranger » à la bourgeoisie catholique de l'époque. Le refus ou l'incapacité d'accepter la pluralité sous toutes formes se manifeste un peu partout dans ces écrits. En effet, Flower relève des exemples bien gênants non seulement de l'antisémitisme, mais aussi des préjugés socio-économiques et, il faut bien l'avouer, proprement racistes dans les propos de Mauriac. À preuve, ce passage tiré de son compte-rendu de la pièce *La Danse devant l'Arche* d'Henri Franck, publié dans *Les Cahiers de l'amitié de France* en janvier 1913:

[Franck ne rougit pas] de son sang. Le malaise que toujours j'éprouve à fréquenter un juif vient de cet air humilié qui demande grâce. Henri Franck entre dans la vie d'un air joyeux et libre. Il ne ressemble en rien à ceux de sa race qui ont souvent le dos rond, des faces d'esclaves, au sein même de leur triomphe et lorsqu'ils sont devenus les bourreaux. Voué aux lettres, il ne suit pas la trace de ses coreligionnaires écrivains, presque tous des gens de théâtre et faisant de l'argent (30).

Lorsqu'on se rappelle que c'est tout de même Mauriac qui a poussé Elie Wiesel à publier *La Nuit* et a ensuite préfacé ce récit de la Shoah, il y a de quoi avoir le souffle coupé. De nombreux autres exemples indiquent que durant les trois premières décennies du vingtième siècle, Mauriac partageait les nombreux préjugés de son milieu bien-pensant et xénophobe, épouvanté par la présence des Juifs, des « bolchevistes », des socialistes et des Américains, entre autres.

C'est ainsi un Mauriac dominateur et sûr de lui-même qui saute à pieds-joints dans le combat des élections législatives au printemps 1914, prenant la plume dans *Le Journal de Clichy* pour défendre « la France des Valois et des Bourbons » (53), qui serait mise en danger par « le culte de l'Internationale ». Membre du parti radical-socialiste et instituteur, emblème donc de cette Troisième République laïque et anticléricale, le candidat Georges Moitet incarne ainsi l'ennemi mortel de la patrie des rois et de l'Eglise, s'attirant par conséquent les foudres que Mauriac se délecte à faire pleuvoir sur lui:

. . . si M. Moitet à lui tout seul est comique, des centaines et des centaines de Moitet venus de tous les Cafés du Commerce, de toutes les loges, de toutes les écoles laïques, au mois de mai prochain, seront peut-être les arbitres aveugles et sourds des destinées françaises. Nuages de sauterelles, invasion de mulots, ils vont détruire ce qui subsiste encore pour la défense de la patrie  
...

Beaucoup de radicaux patriotes redoutent comme nous ce flot de barbares (178).

Une telle assimilation des adversaires politiques à des insectes, à la vermine et à la barbarie ne trompe pas. Nous avons affaire à une violence qui refuse non seulement le dialogue, mais même le débat loyal. Car le jeune Mauriac ne se donne pas la peine d'argumenter, il se contente de couvrir son adversaire d'injures, en citant Barrès:

Votre indécence toute animale autour de ces hautes demeures de l'idée, vos cris inarticulés, votre incapacité à nommer dignement, à définir les choses que vous haïssez révèlent que vous êtes exclus de bénéfice de toute civilisation... Vous êtes privés, vidé de tout ce qui constitue l'humanité... En dépit de votre assurance et des pièces de cent sous que vous faites sonner dans votre gilet, vous souffrez de ce bel univers profond qui vous est fermé, où règnent les vérités toutes vêtues de songe et de rêve (179).

Il y a bel et bien fermeture et manque d'humanité dans ces paroles, mais pas forcément là où les situe l'éditorialiste du *Journal de Clichy*. Autant ces phrases nous font frémir, autant on doit une fois de plus mesurer l'évolution de Mauriac qui, après les leçons de la Seconde Guerre mondiale, fera preuve d'une toute autre conception de l'humanité et, même en polémiquant, manquera rarement de s'élever au niveau du débat respectueux.

Comme pour l'ensemble de ses compatriotes, la Grande Guerre constitue pour Mauriac une épreuve. Flower montre à partir de sa correspondance qu'en effet, dès le début au mois d'août 1914, cette Première Guerre mondiale a fortement ébranlé Mauriac. Volontaire de la Croix Rouge, il se sent inutile et moins méritant que ses camarades au Front : « Je suis, comme vous sans doute, dans une angoisse infinie et dans une horreur de ce temps que nous traversons où la tragique absurdité de vivre et d'être un homme me fait regarder le ciel avec inquiétude » (42). Mais tout en frémissant de ses horreurs et souffrant de la mort d'amis intimes comme André Lafon, Mauriac persiste à voir la guerre, la violence et la destruction comme faisant partie d'un

plan divin qu'il faut accepter. Il refuse l'idée d'un monde régi par des valeurs purement humaines, temporelles, et affirme que « le royaume de Dieu est au-dedans de nous » (44).

Pour Mauriac, cette guerre doit fournir l'occasion d'un approfondissement, voire d'un renouvellement catholique : aussi rêve-t-il d'un « organe de pensée catholique, d'information et d'action intégrale » (199) pour le promouvoir. Toujours en phase avec la pensée dominante à l'époque, Mauriac insiste lourdement sur le sacrifice, la douleur expiatoire et les vertus de la souffrance. Citant à plusieurs reprises la « Prière pour le bon usage des maladies » de Pascal, pour qui « la nécessité et les événements » représentent « des maîtres que Dieu nous donne de la main » (191), Mauriac essaie d'en tirer les enseignements : la guerre étant donc imposée par Dieu, il faut accepter le devoir et les supplices comme le salaire du péché. Le chrétien, affirme Mauriac, peut accepter les horreurs de la guerre parce qu'il sait que l'éternité l'attend. Une fois encore, nous mesurons le chemin parcouru. Dans le sillage d'Auschwitz et des violences coloniales, Mauriac répudiera à plusieurs reprises cette notion de justice divine des événements, avouant enfin qu'à propos du mal et de la violence qui s'y manifestent, « je ne supporte plus d'entendre, à ce sujet, un théologien me donner ses raisons. » [1]

Flower constate que, contrairement à ce que Mauriac essaiera d'affirmer plus tard, on ne trouve en germe presque aucune de ses prises de positions ultérieures. Dans le même temps, il ne manque pas de relever le talent du jeune écrivain qui manie avec souplesse et aisance une variété de tons et de stratégies rhétoriques tout en martelant des phrases percutantes et justes. Pour se faire une idée de ces dons stylistiques qui, malgré tous les éléments qui peuvent fâcher, se manifestent en effet chez le jeune Mauriac, on pourrait lire le très bel article sur « Les Américains dans ma ville », qu'il a signé pour *La Revue hebdomadaire* le 28 septembre 1918. On y retrouve le jeune barrésien nationaliste et xénophobe. On peut néanmoins y goûter un heureux mélange de l'essai, du reportage et du poème en prose avec de belles allusions à la peinture de Claude Gellée (« Le Lorrain ») et à la poésie de Baudelaire, le tout insufflé d'un lyrisme évocateur, même véhiculé par la figure de l'apostrophe : « Ma ville, tu demeurais immobile, naguère, dans la boucle du fleuve. Nonchalante, tu attendais que les vaisseaux vinssent jusqu'à toi par un chenal difficile » (232). Se sentant envahi par ces étrangers d'outre-Atlantique, Mauriac n'en brosse pas moins un portrait attachant de ces grands enfants décontractés, joueurs de baseball, que leur police militaire empêche de fréquenter les prostituées mais que leur aisance physique et financière permet de ravir de jeunes Françaises pour les emmener finalement à l'autre bout du monde. Et Mauriac d'exprimer à la fin une certaine empathie :

Nous disons : « Les Américains » sans songer que chacun d'eux à une mère, des amis, une fiancée... Une âme aimée les attend dans une chambre, au fond de cette rue d'Astoria, de Richmond, de Raleigh, d'Harrisburg, qui leur est familière comme à moi la rue et la maison, où j'écris paisiblement ces lignes. Ils passent ; et comment ne pas soupirer après Pascal : « Que de royaumes nous ignorent » ? Le silence éternel des espaces qui effrayait l'auteur des *Pensées*, me paraît, ce soir, moins redoutable que celui de ces milliers de cœurs inaccessibles (233).

Voilà un des beaux passages qui, surnageant par-ci par-là dans le potage diversement assaisonné (et de nos jours souvent imbuvable) que Mauriac faisait mijoter dans les cuisines roulantes de cette presse de l'arrière-garde anti-républicaine, donnent un avant-goût des menus autrement savoureux et nourrissants que l'auteur des « Bloc-notes » allait proposer à ses lecteurs.

La plupart des textes réunis dans cet ouvrage ont en effet peu à voir avec les éditoriaux que, dès les années trente, Mauriac allait signer pour les grands organes de la presse parisienne, d'autant plus que le « journalisme » dont il est question est le plus souvent consacré à la critique littéraire. On pourrait se demander d'autre part si, voué à un lectorat si étroitement ciblé (catholiques et littéraires bourgeois dans la quasi-totalité des cas), on peut parler de « journalisme » proprement dit. Il est vrai que les domaines littéraires et journalistiques se chevauchaient bien plus à l'époque qu'aujourd'hui, de même que les revues en tous genres étaient moins confinées aux spécialistes. Quoiqu'il en soit, Flower a tout de même réussi son pari, qui n'était point gagné d'avance. Nous fournissant une mine d'informations sur des personnes, des écrits et des événements largement inconnus ou oubliés, il nous permet d'entrer dans ces milieux culturels du début du siècle où Mauriac fait ses premiers pas en journalisme. Malgré les notes fort dissonantes que nous avons soulignées, on parvient parfois à entendre les accords de cette voix éditoriale dont l'humanisme chaleureux et la critique cinglante ne devaient laisser indifférent personne durant les trois dernières décennies de sa vie.

[1] François Mauriac, "Lundi 28 novembre 1960," *Bloc-notes tome II, 1958-1960* (Paris: Editions du Seuil, 1993), p. 508.

Nathan Bracher  
Texas A & M University  
[nbracher@tamu.edu](mailto:nbracher@tamu.edu)

Copyright © 2012 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172